

Mémoire n'est pas raison d'être

Réjean Beaudoin

Volume 41, Number 5 (245), October 1999

Liberté a 40 ans

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/32599ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Beaudoin, R. (1999). Mémoire n'est pas raison d'être. *Liberté*, 41(5), 31–38.

RÉJEAN BEAUDOIN

MÉMOIRE N'EST PAS RAISON D'ÊTRE

Chez Lapointe, à Saint-Jérôme, on savoure une cuisine exquise [...] Qui n'a pas lu Thaïs, par un après-midi de soleil, en dégustant un Cointrot [sic] ou une fine Bourgogne dans la salle à manger de l'hôtel Lapointe, ignore une des plus suaves douceurs de la vie.

Rex Desmarchais, « Rêverie dans ma bibliothèque »

Et j'ajoute que quiconque n'a pas bu une bière fraîche sur la terrasse ensoleillée de Chantecler entre deux séances de la Rencontre des écrivains ne sait pas tout à fait ce qu'a pu être la douceur de vivre au Québec à la fin des années soixante.

André Belleau, « La Rencontre des écrivains depuis 1957 : une expérience d'animation culturelle »

Le titre trompe. Les idées s'embrouillent. Les citations s'entassent. Qu'importe ! Comme tous ceux qui promettent de ne jamais recommencer, je récidive. Comment refuser l'invitation à commettre un texte ? Une vente de mots. Quelle pitié ! Quelle espèce de vanité m'a interdit de décliner la commande ? Pourtant, ai-je la

moindre idée de ce que signifie mon passage à *Liberté* ?

Je n'en reviens pas du pouvoir usurpé par les chiffres dans la langue des nouvelles. Si l'on n'y prenait garde, on sombrerait dans la quantité des morts, blessés, torturés, réfugiés, sans-abri, sans papiers, sans revenus. L'événement se définit sans doute en termes de statistiques. Et voici que je me penche sur les quarante ans de la revue.

Mon écho vient de la côte ouest, de l'océan Pacifique, quantité négligeable au nord de Seattle. Dans l'ombre de mon jardin, un peu en retrait de la plage, les seuls signes de pensée qui voltigent sont des oiseaux de mer et de gracieux papillons. La diversité des décors illustre la dispersion et le musée ressemble au fond de tiroir : « L'homme léger a la légèreté de la chose usée¹. »

*

Au Québec, du milieu du siècle jusqu'à maintenant, le cléricalisme a cédé la place aux spécialistes de tout poil. Je lis le constat de Fernand Dumont : « Les commissions, les offices, l'industrie de l'apprentissage, les animateurs tiennent lieu de clergé. Sans doute parce que, dans ses fondations, depuis quarante ans, la société québécoise a moins changé qu'on le dit²... » La Révolution tranquille, entre autres effets, a permis et favorisé la mutation présentée comme un simple rattrapage. Il fallait bien finir par rentrer dans le siècle. La célébration actuelle des mots d'ordre mondialisants — moralité planétaire, déterritorialisation des peuples, des langues et des cultures — va de pair avec le musellement de l'intelligence, sous la tutelle des syndicats d'experts. Les évêques bénissaient

1. Pierre Baillargeon, *Le Scandale est nécessaire*, Montréal, Les Éditions du Jour, 1962, p. 122.

2. Fernand Dumont, *Le Sort de la culture*, Montréal, L'Hexagone, coll. « Positions philosophiques », 1987, p. 295.

autrefois l'autorité légitime du conquérant. Il s'agit cette fois de consacrer l'absolue domination de l'argent sur le monde humanisé.

Le fait n'est pas inédit dans l'histoire des civilisations, mais avec les moyens dont disposent désormais les manipulateurs de cerveaux, il est à craindre que la mystification, au profit de l'inconscience, ne soit bientôt fatale à l'humanité distraite, branchée ou assoupie. Il n'y a pas vingt ans, on annonçait partout la mort prochaine des idéologies. La nouvelle de ce trépas, comme tant d'autres, accuse maintenant son « exagération » patente, pour reprendre le mot de l'écrivain américain. « Penser sans idéologie, ce fut l'ambition des pères de la *Révolution tranquille*; ce demeure, en un autre langage, l'ambition de leurs enfants³. »

Cette ambition peut-elle être autre chose qu'une touchante illusion? On n'ignore pas non plus qu'elle peut ouvrir la porte à la plus périlleuse aventure idéologique. Le pluralisme épanoui fait table rase de tout. Tout est égal à tout et à son contraire. Dès lors, la place est libre, qu'attendait patiemment la terreur totalitaire. Mais nos totalitarismes se donnent des noms moins alarmants.

*

De rares parfums oubliés voltigent dans le tourbillon d'un siècle pestilentiel. Ce sont des émanations presque entièrement évaporées: « L'histoire, oserais-je dire, et sans aucune intention de paradoxe, c'est ce qu'il y a de plus vivant; le passé, c'est ce qu'il y a de plus présent. Nul besoin, pour leur donner force propulsive, de les écrire ou de les raconter. Nous les portons dans nos esprits, dans nos yeux, dans nos veines⁴. » Tandis que l'incons-

3. *Ibid.*, p. 293.

4. Lionel Groulx, *Directives*, Montréal, Éditions du Zodiaque, 1937, p. 206.

cience se cultive dans le spectacle des écrans de fumée. C'est pourquoi la correspondance de Jean Bouthillette et Serge Cantin⁵ me paraît significative, encourageante. Elle appelle une possible restauration de la mémoire, dont la condition exige le dialogue entre générations.

Il y a de l'angélisme à vouloir se situer au-delà de l'histoire ou dans une objectivité nettoyée de tout fondement collectif, national ou politique. Jean-Guy Pilon, dans un numéro qui célébrait le quinzième anniversaire de *Liberté*, rappelait Octobre 1970 en ces termes, quatre ans après les événements: « Que le souvenir des poètes emprisonnés et humiliés ne s'efface point de nos mémoires, que le souvenir de tous ceux qui furent humiliés à un titre ou à un autre ne s'efface point. Et que la haine demeure vivace et définitive, si nous avons un peu de dignité et, pour nos enfants, un peu de respect⁶. » Ne pas ériger une chapelle ne veut pas dire qu'il faille baisser les yeux devant l'outrage: « Il ne faut pas être étranger en son propre corps, il ne faut pas être étranger à son pays⁷. »

*

L'essentiel, ce que j'aurai acquis d'irremplaçable et de précieux à *Liberté*, se ramène à la rubrique du chroniqueur qui voue un mépris déclaré au pas-de-deux-gauche-droite, parade de danses macabres. La polémique n'est jamais loin, comme dans la jubilation des conversations qui s'affairent à régler chaque fois le sort du monde. Le chroniqueur flâne. C'est un chasseur de silences, quelqu'un qui parle tout seul pour échapper provisoirement au délire ambiant ou, peut-être, pour déjouer le désir obscur de s'y perdre.

5. *Liberté* 240, décembre 1998, p. 24-50.

6. Jean-Guy Pilon, « Une longue route... », *Liberté*, n° 95-96, septembre-décembre 1974, p. 76.

7. Jean-Guy Pilon, *Recours au pays*, Montréal, L'Hexagone, 1961.

*

S'il en fallait un autre exemple, après la Palestine et l'Irak, le Kosovo n'a pas fini d'enrichir le tableau de l'imposture du monde comme il va : « En habillant une guerre de motifs humanitaires, le risque est grand de justifier des violences et des souffrances pour soulager d'autres violences et d'autres souffrances⁸. » Mais qui peut être contre la vertu, même quand elle commence par reproduire l'horreur triomphante qu'elle se propose d'arrêter ? Depuis le mois d'avril (j'écris ceci au début de juin), toutes les démocraties occidentales auront été réduites, jour après jour, à répéter en chœur les mots creux du commandement militaire de l'OTAN. Caricature du crime qu'elle prétend éradiquer, cette légitimité douteuse revêt les couleurs généreuses d'un nouveau principe : le devoir d'ingérence sur fond d'éthique supranationale ! La mémoire des Balkans peut donc être comprimée en dix secondes de raid aérien télédiffusé quotidiennement. « Au Pentagone la guerre est vue comme un exercice technique plus qu'une réalité historique, et elle doit, selon les scénarios, se tenir sur le territoire des *autres*⁹. » De toute façon, le public a perdu la capacité de distinguer l'analyse politique du clip publicitaire. Pendant ce temps, les penseurs de la postmodernité dissertent savamment sur la beauté du mélange des genres.

*

Depuis deux siècles, environ cinq cents revues¹⁰ sont nées au Québec. Le nombre paraît étonnant. Si la lon-

8. Texte d'intervention d'un groupe de professionnels de la santé, publié dans *Le Monde*, 15 mai 1999, p. 6.

9. Jacques Godbout, « Le sommet des innocents », *Liberté*, n° 150, décembre 1983, p. 31.

10. Source : Andrée Fortin, *Passage de la modernité. Les intellectuels québécois et leurs revues*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 1993, p. 9.

gévité varie, le taux de mortalité en bas âge est élevé, on s'en doute. Sur la durée d'activité moyenne de ces périodiques, je n'ai pas trouvé de données qui couvrent deux cents ans. Pas besoin de longues recherches pour constater qu'après quarante ans de publication, *Liberté* appartient au monde des vétérans. À vue de nez, à part *L'Action nationale*, née sous le nom de *L'Action française*¹¹ à la fin de la Première Guerre mondiale, peu de revues sont aujourd'hui plus âgées. *La Revue d'histoire de l'Amérique française* a plus de cinquante ans. *Études françaises* fête son trente-cinquième anniversaire. De l'autre côté des Rocheuses, *Canadian Literature* atteint cette année la quarantaine. Depuis 1959, trois générations d'intellectuels se sont succédé ici, au fil des livraisons.

Le seul fait de durer n'a cependant rien d'admirable en soi. L'un des traits caractéristiques de *Liberté*, on l'a répété, c'est de ne s'être jamais laissé enfermer dans la défense d'une orthodoxie. La force et l'avenir de la revue résident encore dans cette ouverture de pensée, dont elle est un foyer parmi d'autres, il est vrai, mais leur nombre n'est pas légion. Loin d'être périmée, l'importance de tels lieux se trouve accrue, à l'heure où l'explosion des nouvelles technologies de l'information tend plus à figer la mouvance de l'opinion qu'à dynamiser le travail de réflexion. Que son créneau embrasse le culturel et le politique, tout en maintenant l'accent sur la création, ne veut pas dire que *Liberté* n'ait pas défini un espace qui lui est propre dans le paysage de la presse périodique. Un trait non moins remarquable de cet espace, c'est que la littérature n'y renonce pas à embrasser tout le champ de la pensée, tout l'horizon du réel et toutes les manifestations de l'imaginaire.

11. « En ses plus beaux jours, *L'Action française* parvint à recruter jusqu'à 5000 abonnés ; ce qui, pour l'époque et dans l'histoire des revues d'idées au Canada français, est un fait rarement dépassé. » (Lionel Groulx, *Mes Mémoires*, Tome II, Montréal, Fides, 1971, p. 345.)

*

Comment suis-je entré à *Liberté*? Entraîné — c'est le mot — par des amis de longue date qui y étaient venus quelques années avant moi. Je suis resté moins d'un an au comité de rédaction, en 1979. Comment j'en suis sorti? Tout seul et pour des raisons personnelles qui tiennent à mon incapacité chronique de me reconnaître au sein d'un regroupement d'intellectuels. Je n'ai guère évolué à cet égard. Je suis quand même resté à la revue, en tant que collaborateur sporadique, puis de plus en plus régulier de 1986 à 1997. Ce que j'ai appris à *Liberté* me reste indispensable.

*

Liberté n'est pas seulement une équipe et un essaim de collaborateurs. Ce n'est pas une place forte où s'abrite le feu sacré. Sans être immense, son aire de rayonnement occupe un lieu dont l'emplacement, nettement défini, ne laisse pourtant pas d'être ouvert à la pensée. Mais un tel espace n'est ni un terrain vague ni un sanctuaire doté du privilège de la neutralité. Les positions y furent souvent tranchées et ne se privèrent pas non plus d'être parfois exclusives. Démarquée des instances livrées aux complaisances du pouvoir légitimant, la revue reste un des derniers outils entre les mains des créateurs capables de (se) penser sans œillères. Telle fut la première raison d'être de *Liberté*. Lui en faut-il d'autres à l'aube des temps qui viennent et qui n'augurent rien de neuf pour ceux et celles qui choisissent de veiller au milieu de la somnolence générale? « Un homme au milieu d'enfants et de nains, un homme debout au milieu de dormeurs, un esprit éveillé paraissent toujours gigantesques¹². »

12. Pierre Baillargeon, *Le scandale est nécessaire*, p. 100.

Les raisons qui m'attachent à un endroit où la pensée circule sans laisse logent à l'enseigne de la chronique des temps déprimés. Les idées du jour, plus ou moins branchées sur le grand respirateur artificiel, revêtent le teint gris du cadavre. L'atmosphère médiatique — gaz léger, inodore et fatal — ne connaît plus de frontières. Penser normalement, c'est occuper un minuscule lopin champêtre entre les Babels théoriques et les réseaux alternatifs qui ressemblent au plan cadastré de la banlieue. Manque d'air libre.

Mon arrivée à *Liberté* ne rentre pas entièrement dans l'histoire de mon appartenance à une famille intellectuelle. D'autres ont pu y rencontrer ou y dénouer parfois de telles filiations. Non pas que je veuille me dissocier de ceux de ma génération, mais mon rapport à eux ne recoupe pas en tous points l'aire de discussion représentée par la revue pendant la quinzaine d'années de ma collaboration la plus assidue. Ma situation d'exilé volontaire — je vis à Vancouver depuis 1983 — m'a quelque peu soustrait aux enjeux conjoncturels. Quoi qu'il en soit, les circonstances ne savent que confirmer des déterminations d'un autre ordre. Et quiconque n'a pas vu mouiller les navires dans la Baie anglaise au soleil couchant ne connaît pas l'odeur des fleurs de mon jardin en ce limpide soir de juin.